

Mes bien-aimés parents



Par Lâm Chi Hiêu JJR 62

Je dédie ces quelques pages à mes bien-aimés parents, mes « ba ma nuôi », ainsi qu'à ceux qui m'ont guidé vers la réussite d'une vie, en remerciant Bouddha et Quan Thê Âm de m'avoir donné ces splendides « cadeaux ».

« Dis, Hiêu, tu as l'air bien pensif à chaque fois que l'on entend les chansons « Oh my Papa » ou « My Mother » ou autres , ou quand on entend les chants sélectionnés spécialement pour les fêtes des pères ou des mères », me dit mon cousin Jacques.

- tu sais bien que rien ne peut décrire ou mesurer totalement la contribution des parents à la formation d'un enfant, de sa naissance à son adolescence, et même au-delà ; c'est pourquoi toute chanson relative à cette merveilleuse contribution m'émeuvent terriblement ; je ne peux contenir mes larmes en pensant aux miens.



- Allons mon vieux, je n'ai jamais cru que tu sois si pleurnichard, à voir ton air sérieux sinon glacial. La seule chose de ton passé que je connaisse est que tu étais entouré de tendresse, tendresse que j'envie, moi qui n'ai eu que celle de mes parents. Racontes-moi...

En effet, et à part mes parents tellement aimés, j'ai eu trois tantes qui m'ont entouré de leur tendresse spéciale, bien qu'elles aient eu également de nombreux enfants à élever.

Mon père, bien qu'arborant un air sévère, a tout sacrifié pour nous élever. Sitôt rentré de son travail d'enseignant, il s'enquerra de nos études. Autrefois, l'autorité coloniale française l'avait désigné comme maire d'un arrondissement (quân) de Saigon, proche de Gia Dinh., fonction qui lui prenait tout son temps. Mais, ayant échappé à plusieurs attentats de l'ennemi, incluant des tentatives d'assassinat, il a démissionné à la fin, d'une manière bien difficile.

Lors d'un raid de l'ennemi, notre beau logis a été brûlé à fond, mais et heureusement, toute notre famille (mes grands-parent, mes trois tantes et oncles, mes 10 cousins orphelins, nous, les 4 servantes) a pu s'enfuir à temps. Mes grands-parents rapidement décédés à cause de ces terribles « accidents », mes parents ont du aller vivre ailleurs sous la protection armée française. Notre vie est redevenue normale après. Mon père m'a alors emmené à son école, où j'ai appris les premiers abécédaires français. Outre ses classes, je l'ai suivi partout lors de ses visites à ses amis, bien que j'avais 3 grands frères. Je n'ai eu que des souvenirs tendres des moments passés avec ce père vertueux. De lui, j'ai reçu bien des vertus : honneur, patrie, famille mais surtout la simplicité, l'humilité, et la fervente piété filiale.

Grâce à ses cours méticuleux, j'ai aisément accédé à la classe de 10^{ème}, mais j'ai dû le quitter tôt pour aller vivre chez mes Ba Ma Nuôi (parents nourriciers), près du centre scolaire Jauréguiberry, ne revenant le voir qu'aux fins de semaine. Toutefois, et en dépit de ses occupations, mon père m'a suivi de son mieux à tous mes examens, m'encourageant, ne disant mot à mon échec imprévu initial au baccalauréat, sinon « Ne te décourage pas, mon fils, ne sois pas déçu, reprends ton élan et recommence. ». Il a pu alors se réjouir de mes nouveaux succès scolaires : le bac complet en même temps que la réussite au difficile concours d'entrée à l'Ecole de la Navigation Maritime, puis les 2 difficiles brevets de capitaine de la marine marchande, comme auparavant sur les bancs d'école.

Sitôt sorti diplômé de l'Ecole Supérieure de la Marine Marchande, il m'a recommandé à ses amis. Il en fut de même lorsque je fus finalement mobilisé, en me demandant : « Voudrais-tu servir à l'Amirauté de Saigon comme interprète ou aide de camp, ou même bureaucrate ? Tu serais alors loin des champs de bataille ou du service à bord de la flotte. J'ai décliné cette proposition venant d'un père connaissant bien les chefs de la marine, ses anciens camarades de classe.

« Merci Papa, tu sais bien que je n'aime pas vivre cloîtré dans des cercles où l'on doit flatter pour garder un bon poste à l'ombre de tout péril, où on dépend des autres dont on doit à certains moments oublier les vilénies. Je ne dépends que de mes parents, c'est-à-dire toi et maman, et veux être comme toi, libre de tout faire à ton poste ».

De ce moment, mon père n'a plus fait que suivre discrètement mes hauts et mes bas, n'intervenant que si besoin était.

- Franchement, cousin, tu es super, comme me l'ont dit mes parents. Je comprends cette tendresse qu'ils ont eu pour toi, nous rendant d'ailleurs jaloux, nous tous, ceux de ton âge dans la famille.
- Allons, cousin, pas de flatterie
- Soit. Quant à ta mère, il paraît qu'elle a beaucoup souffert avec nos grand-parents, nos oncles, nos tantes, avec son « devoir de bonne bru et de belle-soeur cadette », d'après ce que m'ont dit mes parents. Le savais-tu ? Ta mère est peu bavarde mais la mienne m'a dit que tu lui ressembles beaucoup.
- Pauvre maman ! elle a supporté tout sans plainte ni rancune, et ne nous jamais encouragé à haïr mais à savoir pardonner. Je n'ai su toutes ses souffrances que par mes cousins orphelins (3 orphelins de leurs parents, dont notre tante, assassinés par l'ennemi, 3 ayant fui leur marâtre nouvelle épouse de notre unique oncle devenu veuf) qui s'étaient attachés à elle à la longue.

Bien que fille unique, elle s'était habituée aux lourdes traditions de nos grand-parents. Ce qui m'a bien étonné est que nos grand-parents qui ont voyagé partout dans les pays de l'Indochine française, qui ont envoyé leurs enfants dans les écoles françaises (y compris nos tantes alors que les filles sont laissées

traditionnellement avec des études sommaires), qui ont eu de larges relations avec les responsables français, ont maintenu une totale atmosphère lourde de traditions au sein de la famille ; même pas de cheveux frisés chez nos tantes pourtant occidentalisesées...

- C'est vraiment étonnant ! Nos oncles et tantes ont eu les meilleures études occidentales possibles de l'époque, surtout notre 7è tante qui a été professeur au lycée Gia Long jusqu'à sa retraite, et nos oncles dont ton père ont tous eu leur baccalauréat, diplôme difficile à décrocher en ce temps là

- pour tout te l'avouer, je ne sais que dire. J'ai eu une mère vertueuse, consacrant son temps à notre éducation. Jamais elle n'a eu de mots forts pour nous gronder sur nos gamineries ou petits larcins. Mais j'ai du hélas la quitter pour aller vivre chez tes parents, mes Ba Ma Nuôi, pour proche de mon école, et ne la revoyais qu'aux fins de semaine. En fait, je ne suis définitivement revenu au foyer paternel qu'après avoir décroché le diplôme de l'Ecole Supérieure de la Marine Marchande. Mais le métier de marin m'a alors éloigné d'elle comme autrefois. Et puis la guerre...mon service militaire...mon mariage...
- je comprends maintenant la vraie raison de ton refus d'embarquement sur les navires-cargo français, à l'époque, tout comme ton refus de participer à l'exode général d'avril 1975 alors que tu en avais la possibilité.

- tout à fait exact, cher cousin, et je ne le regrette pas. En fait, quand je lui avais annoncé mes préparatifs de navigateur, ma mère m'avait dit : « Ne pars pas au loin. Tu m'as un peu quittée, pour revenir ensuite, pour repartir de nouveau ; embarques-toi plutôt sur les cargos côtiers, tu pourras ainsi aider ton père à la retraite ». J'ai donc annulé mon rêve de naviguer au loin, et j'ai refusé mon embarquement sur un cargo des Messageries Maritimes de la ligne Saïgon-Marseille.. A chaque retour, elle me fêtait avec des menus spéciaux à table. Elle déclarait souvent à mes frères et sœurs un peu jaloux : « c'est lui le vrai pilier de la famille depuis que votre père est à la retraite ». Ce à quoi j'ai d'ailleurs répliqué que mes aînés ne pouvaient pas faire grand-chose avec leurs salaires de fonctionnaires.



- Bravo ! c'est pourquoi toute la parenté te respecte, et la raison de la fierté de mes propres parents, sans parler évidemment de nous autres, tes cousins.
- Allons, pas de balivernes. Ce que j'ai hérité de ma mère, ce n'est pas sa capacité à tout endurer sans se plaindre, c'est surtout son amour des prières. Elle priait tout le temps, et très discrètement, sans rosaire, et non à heure fixe pour se retrouver devant Bouddha.
- Bravo ! Je ne pouvais imaginer que ta mère ait été si spéciale. Mais dis-moi, quoi de cette 7è tante qui t'as réservé une telle tendresse alors que nous évitions d'être sur son passage, craignant sa sévérité bien que vivant sous le même toit qu'elle ? Racontes-moi tes astuces pour être resté si longtemps avec elle et sous sa férule, depuis ton enfance jusqu'à l'Ecole Supérieure de la Marine Marchande en passant par le lycée Chasseloup-Laubat.
- Oh tu sais, il n'y a pas de secret à cacher. En fait notre 7è tante était sévère de par son métier de professeur au lycée Gia Long. Elle a en réalité un cœur d'or. Elle a été une splendide 2è mère. J'ai respecté ses instructions. Pas de petits méfaits de gamin. Comme ma vraie mère, elle ne m'a guère

grondé, sauf 3 uniques fois , d'abord quand une de mes belles m'a rencontré à l'improviste au foyer lors de sa visite à ta petite sœur, camarade de classe à Marie Curie que j'ai connue en tant que simple copine à des cours particuliers. Ensuite quand le petit frère de ma copine de classe de première M prime venant m'emprunter mon devoir de maths est tombée sur notre 7è tante. Et la 3è fois lorsque je suis rentré une fois très tard de l'Ecole de Navigation.

- Oh Mon Dieu, notre tante t'a privé de bien de libertés et tu as accepté tout cela sans plainte...
- Oui, car elle m'a entouré de toute son affection, comme une mère pour son fils, alors qu'elle savourait pourtant son célibat et que je n'étais que son neveu tout comme toi. Je peux vraiment dire que Bouddha m'a donné une deuxième mère. Et elle a joué la 2è mère jusqu'à mon adolescence, sous son toit, une petite maison indépendante bâtie dans le large périmètre de la grande villa de tes parents. C'est grâce à ses soins minutieux que j'ai développé mon sens de la prière, du bénévolat, de l'amour du prochain.
- Je vois . Et c'est la raison pour laquelle j'ai reçu tellement de réprimandes pour mes petites fautes, avec les « Tu n'es pas comme Hiêu, suis son exemple » ; et il en a été de même avec tous mes frères et sœurs pour chacune de l'jurs fautes.
- Je suis bien navré de t'avoir causé tant de désagréments. Je n'oublie pas que, outre notre 7è tante, tes propres parents ont aussi été mes parents nourriciers, mes Ba Ma Nuôi. C'est grâce à ton père que j'ai pu aller à Jauréguiberry. Une réprimande de ton père m'a touché : « Ou es-tu Hiêu ? Je t'ai attendu à la sortie de ton école comme d'habitude mais tu as dédaigné ma bagnole. Endore une copine à raccompagner, n'est-ce pas ? ». Pareil pour ta mère. Elle me faisait venir à table aux repas pris en commun en fin de semaine à chaque fois que ma 2è mère était absente, prise par ses cours au lycée. Je n'ai jamais oublié les vacances scolaires passées avec vous tous à Long Hai², au bungalow de tes parents, les fabuleux commentaires durant les séances de cinéma de fin de semaine dans la salle commune, avec les nombreux films que ton père, mon père nourricier, avait emprunté aux biblio-films. Pas oubliées non plus les sorties aux pagodes Vinh Nghiêm, Ân Quang, Xa Loi.
- Pour tout te dire, nous avons étre bien jaloux – surtout mes sœurs – de cette tendresse qui t'entourait...
- Je ne sais quoi dire...J'ai des bien beaux souvenirs. Mais ce que je regrette infiniment, c'est de ne pas avoir été présent auprès d'eux tous, mes si bien aimés, durant leur vieillesse, et surtout de ne pas avoir été à leur chevet quand ils ont été malades, surtout auprès de ma 2è mère grièvement malade durant mon temps en camp de concentration et mes temps de misère, sauf durant ses derniers jours quand j'ai eu la chance de recueillir ses dernières paroles, avec ensuite la crémation de ses restes contredisant ses derniers vœux. Je ne pourrai non plus oublier ma propre mère, ne pouvant être auprès d'elle à l'hôpital de Saigon, étant pris par mes « courses cruciales » pour les formalités d'expatriation, puis ses derniers moments et son enterrement. Sans parler de mon père avec ses derniers jours sans ma présence, pris par mes pas tâtonnants de nouvel expatrié avec mon inséparable travail à la cour de justice américaine.
- Allons , cousin, n' y penses plus. Tu as encore d'autres sources d'affecton, à part celles perdues.
- C'est vrai. J'ai deux autres mères. Du haut d'où elle sont, dans les cieux, la Duc Phât Bà Quan Thê Âm et la Sainte Vierge me couvrent désormais de leur amour. Elles me protègent sans relâche et ont reçu mes continuelles prières. La Duc Phât Quan Thê Âm me couvre de sa protection. La Vierge Marie, depuis qu'elle m' a appelé alors que je n'étais qu'en classe de première, tout jeune, s'est jointe à Duc Phât Quan Thê Âm pour veiller sur moi et me couvrir de ses miracles. Ces deux mères ont rejoint également mon père et mes autres mères, nourricières ou naturelle. C'est elles qui m'ont permis d'avoir une excellente épouse et des enfants merveilleux qui constituent désormais ma vraie fierté. Et ce sont bien elles qui ont fait que je sois né pour servir et non pour être servi.

Lâm Chi Hiêu JJR 62